

La
Semaine Religieuse
 DE
Québec

VOL. XVI

Québec, 30 juillet 1904

No 50

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 785. — Les Quarante-Heures de la semaine, 785. — Le Saint-Père et le Comité international pour le monument ouvrier à Léon XIII, 786. — Le prédicateur des retraites ecclésiastiques de Québec, 787. — Chronique des diocèses, 788. — Heureuse réconciliation, 788. — Eloge funèbre de feu M. l'abbé Charles Trudelle, 789. — La persécution, 794. — Visites pastorales de Mgr Plessis, 796. — Bibliographie, 799.

— ♦ ♦ ♦ —
 Calendrier

— o —

31	DIM.	b	X après Pent. et I d'août. S. Ignace de Loyola, confesseur. Sol. de Ste Anne. Mère de la B. V. M. Kyr. 2 ton. II Vêp., mém. de S. Pierre-aux-Liens (I Vêp.), de S. Paul et du dimanche seulement.
1	Lundi	b	S. Pierre-aux-Liens, <i>dbl. maj.</i>
2	Mardi	b	Octave de Ste Anne.
3	Mercredi	tr	Invention de S. Etienne.
4	Jeudi	b	S. Dominique, confesseur, <i>dbl. maj.</i> (Anniversaire de l'élection de PIE X.)
5	Vendredi	b	Notre-Dame des Neiges, <i>dbl. maj.</i>
9	Samedi	b	Transfiguration de N.-S. J.-C., <i>dbl. maj.</i>

— ♦ ♦ ♦ —
 Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

31 juillet, Saint-Casimir. — 1^{er} août, Saint-Paul du Buton. — 2, Saint-Edouard de Frampton. — 3, Saint-Séverin. — 4, Saint-Alban. — 5, Saint-Alexandre.

LE
SAINT-PÈRE ET LE COMITÉ INTERNATIONAL
POUR LE
MONUMENT OUVRIER A LÉON XIII

— o —

Sa Sainteté Pie X vient d'adresser la lettre suivante à S. Em. le cardinal Ferrata, protecteur du comité international pour le monument ouvrier à Léon XIII :

Cher Fils, Salut et bénédiction apostolique.

Non content d'offrir Nous-même, comme Nous n'avons pas omis de le faire en de nombreux actes de Notre ministère suprême, un large tribut de respect, au nom vénéré et immortel de Notre prédécesseur Léon XIII, il Nous est doux de louer aussi les illustres et diligentes associations qui conservent vivant et qui manifestent avec noblesse leur reconnaissant souvenir envers un Pontife si grand. Pendant que dans cette belle cité résonne encore le réjouissant écho de la cérémonie solennelle par laquelle les associations ouvrières catholiques ont consacré un monument à ce Chef suprême, Nous Nous réjouissons vivement de vous témoigner, à vous, monsieur le cardinal, et par votre digne intermédiaire, au comité international, auteur du projet, Notre particulière satisfaction. L'entreprise éminente et glorieuse, non dépourvue de difficultés, les associations catholiques l'ont conduite avec un heureux succès: le monde entier en témoigne par une adhésion chaleureuse. Il Nous plaît aussi d'y puiser un encouragement spécial, non pas au sujet de la mémoire de Celui auquel un tel hommage est rendu, mais encore parce que l'ouvrier chrétien, également cher à Notre cœur comme au cœur de Léon XIII, a bien montré, dans cette occasion, quelle fidélité consolante il garde pour les enseignements pontificaux.

C'est pourquoi, Nous louons bien volontiers les associations dont Nous venons de parler et d'une façon spéciale la noble personne du digne président général du comité international, le prince Marc-Antoine Colonna, si bien aidé par les membres du

comité. De tout cœur, Nous leur accordons, ainsi qu'aux adhérents desdites associations, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 17 juin 1904, première année de Notre pontificat.

PIE X, PAPE.

Le prédicateur des retraites ecclésiastiques de Québec

Le R. P. LeDoré est une des gloires du clergé de France. C'est un orateur à la parole chaude, à l'éloquence communicative. Pendant de longues années il a fait les délices des chaires les plus célèbres de France ; pendant de longues années il a présidé aux retraites ecclésiastiques d'un grand nombre de diocèses. C'est jusqu'à treize retraites ecclésiastiques en un été que le Révérend Père a eu à prêcher.

Le R. P. LeDoré est âgé d'environ soixante-douze ans. Il est né à Auray, dans le département du Morbihan, en Bretagne. Son père était armateur de navires. Ce fut sous les fenêtres de la maison de son père que partit en juillet 1632 — après le traité de Saint-Germain-en-Laye, — la célèbre expédition de M. Isaac de Razilly, commandeur de Malte, qui venait, selon les ordres de Richelieu, reprendre possession de l'Acadie.

Le Père LeDoré fut d'abord professeur de mathématiques, puis bientôt maître des novices. Il occupait cette dernière position, lorsqu'il fut élu, en juillet 1870, supérieur général de sa Congrégation. Pendant les 35 ans que le R. P. LeDoré l'a gouvernée, la Congrégation de Jésus et Marie, ou des Eudistes, a pris un accroissement considérable en France et à l'étranger. Mais voilà que la tourmente antireligieuse qui désole actuellement notre ancienne mère-patrie est venue menacer l'œuvre de 35 années de sage et entreprenante administration. Le Père LeDoré n'a pas courbé la tête sous le joug ; son esprit d'initiative et sa merveilleuse activité l'ont placé à la tête des supérieurs généraux de France dans la lutte des Congrégations contre la franc-maçonnerie.

Tant qu'une des libertés religieuses est restée debout, le Père LeDoré l'a invoquée. Mais la force armée, remplaçant le droit de la justice, a dispersé les religieux. Malgré toutes les

menaces de Combes, il est resté à son poste, et il entend bien y rester jusqu'au dernier moment. « Plutôt la mort que la honte ». c'est la devise des Bretons. (La Patrie.)

Chronique des diocèses

QUÉBEC

— Dimanche, le 24 juillet, dans la chapelle de l'Archevêché, S. G. Mgr l'Archevêque a conféré l'ordre de la prêtrise à M. l'abbé L. Nadeau, de Saint-Gervais (Bellechasse), du diocèse de Saint-Boniface.

— Mardi, fête de la Bonne sainte Anne, Monseigneur l'Archevêque assistait à la messe solennelle chantée dans la basilique de Sainte-Anne de Beaupré.

— Dimanche, Mgr l'Archevêque de Montréal a passé par Québec, de retour d'un voyage à Chicoutimi et autres endroits.

— Demain soir, ouverture de la première retraite ecclésiastique.

— Jeudi, on a chanté, dans l'église Saint-Jean-Baptiste, un service funèbre très solennel pour le repos de l'âme du Frère Paulian, décédé récemment, et qui était le directeur de l'école paroissiale.

CHICOUTIMI

— Par décision de S. G. Mgr Labrecque, ont été nommés :

M. l'abbé Singelais, ci-devant vicaire à Chicoutimi, curé à N.-D. de la Dorée ;

M. l'abbé Pierre Bouchard, curé à Saint-Wilbrod (Station d'Hébertville.)

Heureuse réconciliation

Nous sommes heureux de nous faire l'écho d'une nouvelle qui, après avoir réjoui dans le cercle de la vie privée les amis de la famille Veillot, est entrée dans le domaine public.

M. Eugène Veillot, rédacteur en chef de l'*Univers*, sachant sa soeur Elisa malade, lui écrivit une lettre des plus touchantes où, faisant allusion à leur grand âge, il exprimait le désir de ne pas mourir sans l'avoir revue.

La réconciliation a eu lieu. Comme la séparation avait eu de l'éclat, il convenait d'annoncer le rapprochement. Nous le faisons bien volontiers. (La Croix, 7 juillet.)

Eloge funèbre de feu M. l'abbé Charles Trudelle

PRONONCÉ DANS LA CHAPELLE DE L'HOTEL-DIEU DU SACRÉ-
CŒUR, LE 18 JUILLET, PAR M. L'ABBÉ P.-A.-G. MIVILLE,
SUPÉRIEUR DU COLLÈGE DE SAINTE-ANNE DE LA POCATIÈRE

— o —

Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.
Servir Jésus-Christ c'est ma vie, et la
mort m'est un gain.

(EP. AD PHILIPP., I, 21.)

Mes chers frères,

Vivre et mourir, c'est le sort commun de tous les hommes, c'est le commencement, la suite et la fin de toute existence ; mais vivre pour Dieu et mourir pour Dieu, vivre pour bien mourir et mourir pour vivre heureux éternellement, c'est la part du chrétien qui a compris sa destinée sur la terre, c'est la part du prêtre de Jésus-Christ, qui fidèle à sa mission divine n'a fait que prolonger ici-bas la vie, les œuvres et la mort d'un Dieu.

En face de cette tombe qui renferme les restes vénérés de notre frère aîné dans le sacerdoce, je ne veux rien dire qui ressemble à l'exagération ; mais, je vous le demande, n'est-il pas vrai que la vie et la mort de M. Trudelle peuvent se résumer exactement dans ces paroles de l'Apôtre : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum* ? Oui, servir Jésus-Christ, telle a été la devise de toute mon existence ici-bas, et c'est pourquoi je considère aujourd'hui la mort comme un bien, comme une récompense.

Mes chers frères, voilà la pensée que me suggère la cérémonie funèbre de ce jour, voilà les paroles qu'il me semble entendre tomber des lèvres mêmes de ce prêtre qui, dans sa carrière longue de quatrevingt-deux années, en a donné près de soixante au sacerdoce, c'est-à-dire au service par excellence du Seigneur. Il me suffira, j'en suis sûr, de résumer en quelques mots les principales étapes de cette longue et laborieuse vie pour me justifier d'avoir placé dans la bouche du vénérable défunt que nous pleurons les paroles du grand Apôtre.

(SON ENFANCE — SES ÉTUDES — SA VOCATION)

Mes chers frères, c'est une vérité connue que les grands chênes et les grandes cathédrales ne dressent si haut leurs cimes et leurs flèches que parce qu'ils ont posé à des profondeurs inconnues leurs racines et leurs fondements. Il en est ainsi dans l'ordre moral. Si nous remontons aux origines de l'abbé Trudelle, nous y trouvons une souche vraiment forte et généreuse, nous y rencontrons une de ces familles patriarcales qui ont fait la force et l'honneur de notre cher pays. Charlesbourg est le lieu de sa naissance. Ce que fut l'éducation de cet enfant, on le suppose quand on lit les scènes vraiment touchantes qu'il raconte lui-même dans une histoire intime de sa famille. Quelle foi simple et profonde ! Quelles mœurs naïves et vraiment aimables dans cette maison Jobin-Trudelle, comme on l'appelait ! Une enfance imprégnée de cette atmosphère de loyauté franche et de chaude piété devait nécessairement laisser dans cette belle nature des impressions profondes et durables. Aussi, rien d'étonnant que le vénérable curé Bédard, qui desservait alors Charlesbourg, s'empressât de recevoir le jeune Trudelle au nombre de ses élèves, qu'il préparait aux études classiques. Il passa dix-huit mois au presbytère, suivant attentivement les leçons du zélé curé, avec quelques autres enfants, dont le plus illustre dans la suite fut le premier évêque de Sherbrooke, Mgr Antoine Racine, pour lequel M. Trudelle conserva toute sa vie l'affection d'un frère.

Du presbytère de Charlesbourg, le jeune Trudelle passe au séminaire de Québec. C'est là, dans ce sanctuaire de la science et de toutes les vertus, que se développeront à l'aise les talents et la piété du jeune écolier. A seize ans et demi, il entre en rhétorique. L'étude des belles-lettres jointe à celle de l'histoire de son pays eut toujours ses préférences. Toute sa vie, il conserva son cours de rhétorique, et ce n'est qu'en 1896, cinquante-huit ans après avoir fini sa classe, qu'il s'en départit en faveur du collège de Sainte-Anne, non sans lui avoir fait de touchants adieux, qu'il inscrit à la première page du précieux volume. Aussi, on n'est pas surpris de le retrouver, quelques années plus tard, professeur de belles-lettres au séminaire de Québec.

Mais durant cette période, le jeune Trudelle, toujours bon, toujours fidèle aux traditions de sa famille et aux premières leçons de sa pieuse mère, avait entendu de plus près la voix du bon Dieu qui l'appelait au sacerdoce, et c'est de tout son cœur, avec toute la générosité de sa belle âme, qu'il avait répondu : *Ecce adsum*. Me voici. Oui, mon Dieu, me voici avec ma brillante jeunesse, me voici avec mon cœur aimant et généreux, me voici avec les talents que vous m'avez départis si libéralement, avec toutes ces qualités extérieures que les hommes estiment tant et qui pourraient si sûrement m'ouvrir une voie honorable dans le monde ; mais, mon bon Maître, vous voulez tout cela à votre service. Avec bonheur, je vous le consacre ; servir Jésus-Christ, ce sera ma vie. *Mihi vivere Christus est*. Pendant quatre ans, il se prépare par l'étude et la prière au grand jour de sa vie. Ce jour dont l'éclat efface tous les autres, ce jour au soir duquel on peut dire sans regret son *Nunc dimittis*, ce fut pour le fervent ecclésiastique le 24 mars 1845. Ce jour-là, M. Trudelle fut prêtre, et l'ange préposé à la garde de l'Eglise de Québec dut tressaillir de bonheur, s'il lui fut donné d'entrevoir la route glorieuse et longue qu'allait entreprendre le nouveau prêtre du Seigneur pour la gloire de son Dieu et de son pays.

(PROFESSEUR)

Les premières années de son sacerdoce sont consacrées à l'enseignement, au séminaire. C'est là qu'il achève et polit sa formation sacerdotale, en compagnie des hommes les plus vertueux et les plus illustres de son temps ; car, sans contredit, ils furent des éducateurs plus qu'ordinaires, les prêtres qui dirigeaient alors le séminaire de Québec, et qui avaient pour noms : Demers, Casault, Holmes, Aubry, Gingras, Taschereau. L'esprit observateur de M. Trudelle devait nécessairement profiter au contact de ces puissantes intelligences, non moins que son âme se fortifier et s'embellir sous l'influence de ces hommes vertueux et désintéressés. Aussi, quels souvenirs délicieux ne conserva-t-il pas de son séjour dans cette maison, à laquelle le rattacheront toujours les liens si étroits qui se forment dans un cœur bien fait et reconnaissant, alors surtout qu'il est ardent et jeune.

(MISSIONNAIRE)

Après cinq ans consacrés à l'enseignement et à la direction des élèves, comme assistant de M. Casault, M. Trudelle fut nommé, en 1850, missionnaire à Somerset, ce qui comprend aujourd'hui les trois paroisses de Saint-Calixte, de Sainte-Julie et de Sainte-Sophie, avec résidence à Saint-Calixte. Quand on visite ces paroisses maintenant si prospères et si belles, il est bien difficile de se rendre compte du courage qu'il fallait alors déployer pour organiser ces missions nouvelles, où il y avait tout à faire. Il faut lire l'inventaire de la fabrique de Somerset en 1850, dans l'histoire manuscrite de cette paroisse, laissée par M. Trudelle lui-même, pour comprendre toutes les privations que devait s'imposer le missionnaire à raison de la pauvreté de ses habitants et de la difficulté des communications. Mais M. Trudelle n'était pas homme à se laisser choir devant l'épreuve; car c'est lui qui a écrit: « Le courage ne consiste pas seulement à braver la valeur d'un ennemi; il se montre encore, et bien plus, dans cette fermeté inébranlable que l'homme de cœur sait déployer pour lutter contre les ennuis, les dégoûts, les privations de l'indigence, contre ces mille obstacles journaliers, qu'un travail dur et opiniâtre seul parvient à surmonter. » (1) A ces conditions, dites-moi, M. Trudelle ne fut-il pas un courageux? Il se fait colon avec les colons, pauvre avec les pauvres, mendiant, j'oserais dire, avec les mendiants. Il ne recule devant rien, et de concert avec ses confrères missionnaires des Bois-Francs, il demande du secours, il demande encore, et c'est toujours pour le bien de ses ouailles, pour le développement de cette partie si intéressante de notre pays, c'est pour retenir nos familles canadiennes qui, alors déjà, sentant leur travail peu productif, prenaient le chemin de l'exil, et, malheureusement trop souvent, celui de leur perte éternelle. Avec quelle chaude conviction, n'adressait-il pas, en 1852, alors qu'il était missionnaire à Somerset, cet éloquent et patriotique appel à ses frères canadiens: « Restez donc dans votre belle patrie, où vous trouverez autant et plus qu'ailleurs, *pain, espace et liberté*; conservez-lui votre cœur; donnez-lui votre intelligence; gardez-lui vos bras; fécondiez-la de vos

(1) *Trois souvenirs*, l'abbé Trudelle.

sueurs; sanctifiez-la par le parfum de toutes les vertus d'un bon citoyen. Si cependant, malgré nos désirs, vous voulez prendre le chemin de l'exil et nous quitter, partez... mais conservez au moins dans votre cœur l'amour de la religion sainte dans laquelle vous avez été élevés et qui seule pourra consoler vos vieux ans, de la langue avec laquelle vous avez appris à prononcer le nom de celle qui veilla sur votre berceau, de la patrie où vous laissez vos amis et de si doux souvenirs. Partez, et que Dieu vous bénisse sur la terre étrangère!» Mes chers frères, fut-il jamais langage plus patriotique et plus éclairé! Missionnaire à Somerset, M. Truelle fut ce qu'il avait été jusqu'alors, un défenseur de toutes les causes grandes et saintes, un serviteur fidèle de son Dieu. *Mihi vivere Christus est.*

(CURÉ)

En 1856, le vaillant missionnaire travaillait à l'achèvement de la première église en pierre sur les bords de la Rivière-Blanche, lorsqu'il fut appelé à prendre possession de la cure de la Baie Saint-Paul. C'était bien là évidemment une récompense pour le généreux missionnaire des Bois-Francis, en même temps qu'une preuve non équivoque de la confiance que mettait en lui son supérieur ecclésiastique. Pour une âme poétique et aimant la belle nature comme celle de M. Truelle, pas un site ne pouvait lui être plus agréable que celui de la Baie Saint-Paul. Aussi l'a-t-il chanté avec un véritable enthousiasme. Huit ans, M. Truelle dessert cette paroisse avec un zèle qui ne se démentira jamais; douze ans il est le vaillant curé de Saint-François Rivière-du-Sud, qui lui doit son temple, un des plus beaux du diocèse; et enfin, en 1876, il est chargé de la belle et florissante paroisse de Saint-Michel.

C'est en 1869, je crois, qu'il eut le bonheur de faire un voyage à Rome; et comme tous ceux qui ont le don précieux de la foi, il rapporta de la Ville Sainte, de ses monuments, de son Pontife suprême, le doux et vaillant Pie IX, des souvenirs qui embaumeront toute sa vie.

Pendant ces nombreuses années de ministère pastoral, que de travaux! que d'efforts pour le bien! Et on peut bien le dire: que de succès admirables! Toujours semblable à lui-même, le brave curé ne ménage pas ses forces. Chaque matin, il monte

à l'autel du Dieu qui réjouit sa jeunesse, et fort de toutes les grâces que Notre-Seigneur lui prodigue en abondance, il se dépense sans mesure au bien des âmes et à la gloire de son divin Maître. Dans les contrariétés que ne manque pas de lui engendrer son ministère ferme et efficace, comme dans les douceurs de la paix qu'il réussit toujours à faire succéder aux difficultés, il ne veut qu'une chose : servir son divin Maître et le satisfaire : *Mihi vivere Christus est*. Cette vie de curé, comme il l'aimait ! Quel bonheur c'était pour lui de voir ses paroissiens, de converser avec eux, de leur donner de bons conseils et des encouragements paternels ! Dans sa maison, comme il était aimable ! comme il était bon pour ses confrères ! Et le souvenir de son hospitalité quasi légendaire, lors de ces réunions amicales qui prenaient le nom de *congrès*, passera aux générations futures.

(A suivre.)

La persécution

Les dernières nouvelles de France sont encore plus navrantes que toutes celles du passé. Résumons-les brièvement.

Les deux Chambres ont adopté une loi qui interdit aux religieux de toutes les Congrégations de donner l'enseignement sous quelque forme que ce soit. Cette loi, qui doit être exécutée dans un maximum de dix années, intéresse 3400 établissements scolaires de tout genre. Sur ce nombre, par un décret récent, 2250 doivent être fermées d'ici au 1^{er} octobre prochain.

Ces 2250 écoles renferment 300,000 enfants, que l'on va livrer à l'enseignement neutre, c'est-à-dire irrégulier !

Plus de la moitié (750 sur 1350) des écoles tenues par les Frères des Ecoles chrétiennes vont être fermées de ce premier coup. — Pour témoigner à ces religieux sa profonde sympathie, le cardinal archevêque de Paris est allé lui-même, le 11 juillet, remettre au supérieur général la belle lettre suivante :

Archevêché de Paris.

Paris, 11 juillet 1904.

Mon très honoré Frère,

Je viens de parcourir dans le *Journal officiel* les ruines accumulées à Paris et sur tous les points de la France catholique, par les décrets signés de M. le président du Conseil.

Personne ne s'étonnera du cri qui s'échappe en ce moment de mon âme d'évêque et de Français.

Parmi les congréganistes frappés, vous l'êtes plus cruellement que les autres ; à vous donc mon premier salut, et après vous à ces longues générations de parents chrétiens dont vous avez élevé les fils depuis plus de deux cents ans avec un dévouement qui ne s'est jamais lassé.

Ils ne vous abandonneront pas. Ils vous demeureront fidèles en même temps qu'à la France chrétienne.

Le mal n'a qu'un temps. Le bien finit toujours par triompher. *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.*

Je vous renouvelle, mon très honoré Frère, l'expression de mon religieux dévouement, en envoyant à ceux qui souffrent persécution ma bénédiction paternelle.

† FRANÇOIS, card. RICHARD,
archevêque de Paris.

D'autre part, le petit séminaire de Belley a été supprimé par décret du 1^{er} juillet. Cette maison ecclésiastique, où Lamartine fut élevé, comptait 250 élèves.

Enfin, d'après des renseignements fournis par le télégraphe, la rupture complète paraît imminente entre le Saint-Siège et le gouvernement français. En effet, le Saint-Siège ayant cru devoir demander leur démission à deux évêques de France, le gouvernement menacerait de renvoyer le Nonce si cette demande n'est pas retirée.

Terminons par ces paroles découragées, mais trop justifiées, de la *Semaine religieuse* de Cambrai (numéro du 9 juillet) :

Il reste à chasser de l'enseignement, après les religieux, les prêtres, et après les prêtres, les laïques qui ne voudront point apostasier.

Alors le vœu de M. Waldeck-Rousseau sera entièrement accompli : il n'y aura plus en France qu'un enseignement, l'enseignement athée ; il n'y aura plus qu'une jeunesse élevée dans l'impiété et dans l'immoralité que l'impiété engendre. Et bientôt il n'y aura plus de France, car l'impiété et l'immoralité en auront fait une proie facile à saisir par qui voudra s'emparer de son sol et de ses richesses.

Voulez-vous marcher avec sécurité dans l'étroit chemin qui conduit au ciel ? appuyez-vous sur le bâton de la Croix.

VISITES PASTORALES DE MGR PLESSIS

JOURNAL DE LA MISSION DE 1815

CHAPITRE HUITIÈME

(Suite.)

Rendus au sommet, nous trouvâmes environ deux milles de terrain plat, mais assez pierreux pour rendre le voyage désagréable. La lune, qui éclairait peu, quoiqu'elle fût à une petite distance de son plein, nous fit apercevoir, à main droite, un cours d'eau que le chemin côtoyait ; c'est la source du lac Champlain et de la rivière Richelieu, qui paraissait avoir en cet endroit vingt à trente pieds de largeur et va se précipiter à Whitehall par différentes cascades très bruyantes en cette saison, et qui, dans le temps des grosses eaux, doivent être d'une grande incommodité pour les habitants peu nombreux de cette espèce de ville où il n'y a peut-être pas 60 maisons. Pour y arriver, il fallut descendre la montagne et faire en voiture des cascades correspondantes à celles de Wood-Creek ; car c'est le nom que porte jusqu'à cet endroit la rivière dont on vient de parler.

La lune était alors couchée ; le chemin d'une rudesse épouvantable. A tout instant, on croyait voir le stage voler en éclats. Tout se brisait dans les valises. Enfin nous abordâmes à une hôtellerie, après vingt heures de marche depuis le départ d'Albany. Il était minuit et demi ; il ne fut pas question de manger, mais de dormir ; et quoique l'hôtellerie fût assez bien en lits, il était néanmoins plus près de deux heures que d'une, lorsque nous commençâmes à prendre un repos longtemps désiré.

14 septembre. A leur réveil, les voyageurs eurent pour première nouvelle que le steamboat qu'ils espéraient trouver à ce poste était parti pour le fort Saint-Jean, le jour précédent, dans la matinée. Heureusement il se trouvait, entre plusieurs autres bâtiments mouillés dans le bassin de Whitehall, un large sloop nommé le *Boxer*, capitaine Langhan, qui partait, le matin même, pour cette place. Il s'agissait de 50 lieues à faire, et dans l'impatient désir d'atteindre le Canada, les quatre voyageurs ne doutaient pas qu'ils ne dussent arriver à Saint-Jean,

le lendemain, attendu surtout que le courant était pour eux et le vent aussi, à la suite de plusieurs jours de vent d'est, qui naturellement ne devait pas reprendre de quelques jours. C'était le jeudi. Si on leur eût dit qu'ils ne quitteraient le sloop que le lundi suivant, assurément ils n'auraient pas voulu le croire. Ce fut néanmoins ce qui arriva.

Whitehall est une petite ville raboteuse, inégale, malpropre, qui n'a de mérite que d'être l'entrepôt des voyageurs qui, venant d'Albany pour s'embarquer à la tête du lac Champlain, veulent quitter par cette voie l'Etat de New-York, dont elle est la dernière place qu'on laisse à main droite, pour entrer dans l'Etat de Vermont. Mais à l'ouest de ce lac, l'Etat de New-York est prolongé jusqu'au 45^{ème} degré de latitude, où il confine au Canada.

Le *Boxer*, à bord duquel l'évêque de Québec embarqua avec sa compagnie, est un des plus beaux bâtiments que l'on puisse trouver sous le nom de sloop, qui répond en français à celui de barque ou de bateau, parce qu'il n'a qu'un mât, ce qui le rend plus propre au lac dans lequel il a été construit et d'où il lui est impossible de sortir à raison des rapides qui bornent sa navigation par ses deux extrémités. Du reste, il y a peu de goélettes en mer qui soient plus grandes, et il sera aisé de s'en convaincre, si l'on considère que la grande voile de ce vaisseau a 85 pieds de hauteur et qu'elle est supportée par un beaupré de 75. Son pont aurait donné une promenade assez agréable et très spacieuse, si, pour le malheur des passagers, il n'eût été encombré d'une immense quantité de planches, de madriers, de sarbacanes, de futailles, etc., qui le rendait impraticable. Or, de presque tous ces effets, il y en avait très peu qui fussent destinés pour le fort Saint-Jean. La plupart devaient être débarqués à différents endroits de la route, au moyen de la pause de deux, de quatre et quelquefois de six heures. Ce fut ce qui l'allongea (le voyage) considérablement et empêcha le sloop de profiter de bonnes risées de vent qui l'auraient conduit à son terme plus tôt. Il y avait à bord plusieurs passagers avec lesquels il fallut se tenir au niveau de l'équipage assez bien composé, mais faisant une dépense de rhum un peu plus que convenable. Ces passagers étaient ou des ouvriers, ou des trafiquants établis dans le district de Montréal, et en devoir d'y

introduire par contrebande une partie des effets qui étaient à bord, et qu'on se gardait bien, pour cette raison, de conduire jusqu'à la douane de Saint-Jean, où ils auraient été confisqués.

La tête du lac Champlain est un détroit de deux lieues de long, espèce de ruisseau si resserré, que le beaume du bâtiment à la voile se prenait quelquefois dans les arbrisseaux qui étaient sur la rive. Avant de laisser ce détroit, il fallut contempler les 5 à 6 vaisseaux, tant américains que britanniques, qui avaient figuré, le 11 septembre 1814, dans la désastreuse affaire de Plattsburgh : la *Confiance*, le *Linnet*, le *Ticonderaga*, la *Saratoga*, etc. Ils étaient tous démâtés, mouillés à la suite les uns des autres, revêtus de toiles, et occupés par des familles, autant qu'il fut possible d'en juger, auxquelles les sabords servaient de fenêtres. De là à Burlington, le lac est assez insignifiant. La chaire du diable, nommée en anglais *devil's pulpit*, le rocher fendu que l'on aperçoit à la droite de la décharge du lac Georges, autrefois Saint-Sacrement, dans le lac Champlain, l'ancien Carillon des Français, aujourd'hui Ticonderaga, qui en est à la gauche, le Pointe-au-fer, la Pointe-à-la-chevelure, etc., peuvent bien amuser, pour un moment, les yeux d'un voyageur qui passe ; mais la description qu'on en pourrait donner ici ne serait d'aucun intérêt pour les lecteurs. Quelques propos religieux entre M. Boucherville d'une part et les passagers et équipage d'autre part, furent tout le ministère que l'on put exercer à bord, et il faut avouer qu'il ne fut pas tout à fait sans fruit, deux des auditeurs ayant exprimé le désir de connaître la religion catholique et obtenu des livres à cet effet.

Il ne faut pas parler de la vie que l'on menait à bord, surtout y ayant passé deux jours maigres. La cuisine n'était pas tout à fait déstituée de propreté, mais bien de provisions. Du pain, du thé, des patates étaient les articles sur lesquels roulait la nourriture, tant en maigre qu'en gras. Le *Boxer* arriva enfin à Burlington, le soir, à soleil couché. Cette ville est à mi-chemin entre Whitehall et Saint-Jean, de sorte qu'en trois jours nous n'avions fait que 25 lieues. On n'accusera pas cette marche de précipitation. Une femme de cet endroit qui y tient une bonne auberge, était descendue de Whitehall à bord du même bâtiment. Chemin faisant, elle avait fait connaissance avec les passagers ecclésiastiques, et se trouvait être par son

défunt mari grande tante de M. Gauvreau. Elle en prit occasion de nous inviter à entrer dans sa maison. Nous y allâmes, en effet, prendre le thé vers les huit heures du soir. La naïveté et la bonté de cette femme, née protestante et ne sachant trop ce qu'elle est aujourd'hui, fit concevoir des espérances de la voir catholique, si elle avait quelqu'un pour l'instruire. Ses jolies enfants suivraient immanquablement son exemple. Il se trouve aussi, à Burlington, quelques familles canadiennes qui donnent une centaine de catholiques. Avec deux ou trois semaines de mission annuelle, on pourrait y former une petite chrétienté capable d'y donner des consolations à quiconque en entreprendrait la culture. Mais ce lieu appartient au diocèse de Boston. L'évêque de Québec se contenta de presser le Dr Matignon de s'y arrêter quelques jours, à son retour du Canada, ce qu'il a, en effet, exécuté. Revenu à Boston, il aura pu faire connaître à son évêque ce qu'il peut attendre de cette portion éloignée de son troupeau.

16 septembre. La ville de Burlington est dans une position très avantageuse sur un des plus beaux points du lac Champlain; ses rues, ses places, ses édifices, annoncent qu'elle jouera à l'avenir quelque rôle important entre les villes de l'Etat du Vermont, dont elle est peut-être déjà la plus avancée, quoiqu'elle ait cédé à Montpellier les honneurs de la capitale. Jusqu'à présent, elle est la seule qui soit sur le lac, et le lac, en cet endroit, n'a pas moins de 8 lieues d'étendue sur la ligne oblique qui conduit de là à Plattsburgh.

(A suivre.)

Bibliographie

— *L'Univers* du 10 juillet a publié un compte rendu très détaillé de *Jean Talon*, ouvrage de M. Chapais, par M. Edmond Biré. L'illustre critique dit de ce livre qu'il est « d'une très grande valeur », et termine son étude comme suit :

« En publiant ce beau livre, M. Thomas Chapais n'a pas seulement bien mérité de ses compatriotes du Canada, de la *Nouvelle-France*; il a droit également à nos éloges et à notre reconnaissance. »

M. Decelles, parlant du même ouvrage sur la *Presse* du 23 juillet, en fait l'appréciation que voici :

« *Jean Talon*, œuvre d'un style clair, d'une excellente tenue littéraire, offre une lecture attachante; ce n'est pas seulement la biographie d'un homme, mais toute l'histoire d'une époque que l'auteur nous apprend à mieux connaître, tout en démontrant que Talon fut de la race de ces génies énergiques, clairvoyants, qui contribuent souvent plus que les grands génies à la fondation des empires. »

— ANGE ET APOTRE : tel est le titre d'un nouvel ouvrage que vient de faire paraître M. le chanoine Feige, missionnaire diocésain de Paris. Cet ouvrage est divisé en deux parties, consacrées la première à la piété, la seconde au zèle, car n'est-ce pas par la pratique de ces deux vertus qu'on peut devenir à la fois ange et apôtre ?

Voici ce que dit à l'auteur Mgr de Briey, évêque de Meaux : « Écrit d'une plume alerte et facile, votre livre, qui se présente sous le haut patronage du saint évêque de Genève, aura, j'en suis sûr, le même succès que ses devanciers auprès des âmes qu'attire la piété solide autant qu'aimable de saint François de Sales. » Prix : 3 fr. 75. (Librairies Téqui, 29, rue de Tournon, Paris; Garneau, et Pruneau & Kirouac, à Québec.)

— REVUE DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES. — La *Revue* est mensuelle et l'abonnement court de janvier à janvier. — Prix de l'abonnement, 15 fr. par an. S'adresser à M. Henri Morel, imprimeur-éditeur, 77, rue Nationale, Lille (Nord), ou à la librairie ROGER et CHERNOVIZ, 7, rue des Grands-Augustins, à Paris.

Sommaire du N° de mai 1904. I. Supplique de l'Université catholique de Lille à Sa Sainteté Pie X pour la béatification et canonisation de Pie IX. — II. Convenances sociales d'une définition dogmatique sur l'Immaculée Conception de la B. V. Marie. — III. Une mésaventure de Robert de Genève, par M. l'abbé H. DUBRULLE. — IV. Les grands philosophes, par M. le chanoine J.-A. CHOLLET. — V. M. le chanoine J. Didiot. Son œuvre scientifique : Bibliographie, par M. H. QUILLIET. — VI. La visite apostolique du diocèse de Rome et des diocèses de l'Italie.